

UN GOUT DE CENDRES

Une fois traversé le hameau, on accède à l'église, par une rampe abrupte, tout au bout du chemin. Humble chapelle de pierres grises à la silhouette trapue qui veille sur le sommeil des morts comme un berger sur ses troupeaux. Tout autour, un cirque de collines aux flancs calcinés forme une parure funèbre. Des pentes noircies s'élèvent des fumerolles bleutées vers lesquelles pointent des doigts réprobateurs.

— Ils n'auraient pas dû continuer à brûler, après ce qui s'est passé.

— Les morts, il faut les respecter. Ce pauvre Piella...

Piella, une des innombrables déclinaisons de Pierre en langue basque. Piella, qu'une foule émue de parents, d'amis, de connaissances, toute la confrérie en deuil des bergers de la vallée, accompagne dans son dernier voyage.

La petite église romane est bien trop exigüe pour contenir l'assistance qui continue d'affluer à pied, faute d'espace pour garer les voitures. Beaucoup d'hommes, vêtus de sombre, le visage fermé, les plus âgés coiffés du béret traditionnel. Ils s'alignent le long de la route étroite, en deux haies mobiles qui se font face.

Je suis le seul à bénéficier du privilège d'attendre dans mon véhicule, stationné au pied

du raidillon terminal. Des gens me font signe, un geste discret de la main, un sourire peiné. Je feins de fermer les yeux pour ne pas avoir à leur répondre. Ils ne sont pas dupes, mais ils me comprennent, ils comprennent ma souffrance, mon abattement. Leurs regards s'attardent sur les boursouflures de mon visage, mes mains emmaillotées de gaze, le plâtre qui emprisonne ma jambe gauche, autant de stigmates de la tragédie de laquelle j'ai réchappé par miracle.

— ... miracle... un vrai miracle.

Premières paroles à me parvenir, à travers un brouillard cotonneux. J'ouvre les yeux. Mes compagnons m'entourent, anxieux. Un chirurgien en blouse bleue les rassure.

— C'est sérieux, mais rien de grave. D'ici trois jours, vous pourrez le ramener chez lui.

— On n'y croyait plus, reprennent mes amis à mon intention. Jusqu'au moment où les chevaux sont sortis des flammes. - Comme des démons. On voyait les crinières en feu briller dans la fumée. - Puis Pottok a surgi le dernier. Toi, tu étais sur son dos, couché comme un paquet. Le feu l'avait rendu fou et il t'a projeté sur les rochers. - Ta veste continuait de brûler et tu ne bougeais plus, on a cru que tu étais mort !

Les voix se taisent, ils ne veulent pas aller plus loin. Je sais ce qui les retient. C'est à moi d'interroger, mais à quoi bon, puisque je connais la réponse ! Alors, ils poursuivent.

— Il a fallu abattre trois chevaux.

— Et Pottok ?

— Pottok aussi, on n'aurait pas pu le soigner.

Je m'en veux d'avoir prononcé le nom du cheval avant celui de mon compagnon. Au moment de poser l'inévitable question, ma gorge se noue.

— Piella ?

Les yeux se détournent de moi. Je sens qu'ils se consultent du regard.

— Il y est resté... C'est le soir, seulement, que les pompiers l'ont récupéré.

Le fourgon funéraire avance au pas, suivi des proches du défunt. Troupeau vêtu de noir, sanglots étouffés des femmes, les hommes qui attaquent courbés la rampe à pas lents, le visage tourné vers le sol. La famille s'engouffre dans l'église. J'aurais voulu les suivre, Piella était mon oncle. Mieux encore, mon tuteur, mon guide, celui qui m'initiait aux mille secrets de la montagne, glanés au cours de sa longue existence de berger. Piella connaissait les méfaits du feu, ses ruses, ses sautes d'humeur, sa violence dévastatrice. Ses bienfaits, aussi.

— Ca fait trois ans qu'on n'a pas pu brûler, avec ces hivers pourris. Regarde le résultat : le bétail ne peut plus circuler, partout des ronces, des épines, les pâturages mangés par la broussaille... La physionomie du vieux berger s'anime... Heureusement qu'il a fait sec ces dernières semaines, on va pouvoir tout nettoyer !

L'écobuage est mené en équipe. Les hommes sont graves, vigilants, avec le sentiment inexprimé de participer à un rituel de purification venu du fond des âges. Par mesure de précaution, on a fait brûler une large bande de terrain, aux abords de la bergerie et de l'espace à protéger. Nous sommes restés sur place, Piella et moi, pour intervenir au cas où se produirait malgré tout un départ d'incendie. Nos compagnons sont redescendus afin de mettre le feu.

L'office est commencé. On a installé - progrès oblige - une sonorisation de fortune à l'intention des fidèles restés à l'extérieur. La voix du curé se perd dans l'espace, déformée, nasillarde. Les bérets sont tenus à la main, l'assistance se signe.

Tout avait bien commencé. En dessous de nous, montait une longue écharpe de flammes dévorant goulûment la végétation desséchée.

— Du bon travail, se réjouit Piella.

C'est alors qu'une rafale, sifflante et furieuse, nous a surpris. Hegoa, le vent du sud, s'était levé sans prévenir. Couchées à l'horizontale, les flammes dardaient leurs langues démesurées. On entendait les ronciers crépiter.

— Toi qui as de bonnes jambes, va voir derrière les rochers si le feu ne monte pas par la ravine.

Je suis allé jeter un vague regard circulaire. Aucune envie de m'engager dans le couloir pentu au risque de me rompre les os.

— C'est bon, tout a déjà brûlé.

Pourtant les flammes ont surgi du secteur que je venais d'inspecter.

— Tu n'as pas vérifié, tu vois le résultat ! me lance Piella, furibond.

— Je t'assure pourtant...

— Je n'aurais jamais dû te faire confiance !

Sa voix se perd dans la rafale, Hegoa s'est déchaîné. D'un coup, la flamme bondit dix mètres plus loin et happe un buisson sec qui s'embrase aussitôt. Trop tard pour intervenir, le vent est devenu tempête, l'incendie gagne de toutes parts. Tant pis pour la bergerie, il faut fuir par le haut.

La crête se rapproche, des ombres noires se dessinent.

— Les chevaux, il y a le feu de l'autre côté !

Les chevaux sont venus vers nous, hennissants, le corps secoué de frémissements, comme pour quémander notre aide. La fumée nous enveloppe. Il n'y a plus d'issue.

— On est foutus, rugit Piella. Il est suant, furieux, désespéré. On va crever sur place. Par ta faute !

Des naseaux humides se pressent contre mon cou. C'est Pottok, mon préféré, le seul à accepter que je le monte à cru pour des courses échevelées dans la montagne. Le reste du troupeau tourne autour de nous dans une

sarabande ponctuée de hennissements sauvages. Les flammes se rapprochent, la chaleur devient insoutenable. Brusquement, les chevaux se figent et s'orientent dans une direction précise. Une espérance folle me saisit. J'enfourche Pottok et je hurle pour appeler mon compagnon. Le voilà qui se dresse, juste devant moi.

— Viens tout de suite, il faut y aller !

Le vieux berger n'a pas compris. Il brandit sa pelle, l'air égaré, face au cheval.

— Tu ne me laisseras pas crever tout seul !

La harde s'est engouffrée dans la muraille de flammes.

— Vas-y, Pottok !

Les yeux fermés, je me couche sur l'échine, cramponné à la crinière. L'animal se cabre et renverse le vieil homme. Nous plongeons en enfer...

Après une ultime bénédiction, le prêtre, conformément à l'usage, quitte le premier le petit cimetière. Il m'a vu et se dirige vers moi afin de m'exprimer sa compassion. Il connaît bien son métier et le pratique avec conscience. Il cherche ses mots.

— C'est une épreuve terrible... je comprends ce que vous éprouvez.

Tu te trompes, curé, personne ne peut, personne ne doit savoir mon terrible secret : l'oncle Pieilla, c'est moi qui l'ai tué. Son cri

énorme, désespéré, me vrille encore les
tympanes !